

INSTITUT DE LA VIE

REUNION DU 30 JANVIER 1961

Présidée par

Monsieur Gabriel MARCEL

de l'Institut

I N S T I T U T de la V I E

DINER du 30 JANVIER

Sous la Présidence de M. Gabriel MARCEL
Membre de l'Institut

Etaient présents :

MM. P. AUBE,
Président de la Chambre Nationale des Conseillers Financiers,
BROCHE,
Délégué Général du Syndicat Patronal de l'Huilerie Française,
de CLERMONT-TONNERRE,
Président du Comité National Français de la Fondation des Anciens Combattants du Monde,
DAMELET,
Président-Directeur Général de la Société la Radiotechnique
DAVEZAC,
Vice-Président du Syndicat Général de la Construction Electrique,
FAUVET,
Président-Directeur Général de la Société Fauvet-Girel,
J. FERRY,
Vice-Président Délégué Général de la Chambre Syndicale de la Sidérurgie,
de GIRODON-PRALONG,
Directeur Général Adjoint de l'Union Française d'Engrais et de Produits Chimiques,
P. HERRENSCHMIDT,
Associé-Gérant de la Banque Worms,
LUTFALLA,
Président de la Compagnie d'Assurances la Nationale,
J. MARCAIS,
Directeur du Centre de Recherches Sahariennes du C.N.R.S.,
M. MAROIS,
Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris,
A. RACLET,
Président-Directeur Général de la Société Raclet,
A. ROUX,
Directeur-Général Adjoint de la Compagnie Générale d'Electricité,
J. VERNE,
Membre de l'Académie Nationale de Médecine, Vice-Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

DINER DU 30 JANVIER 1961

M. Gabriel MARCEL - Je donne d'abord la parole à M.AUBE qui veut nous donner connaissance de quelques lettres.

M.AUBE - Vous assistez aujourd'hui au dîner de l'Institut de la Vie. C'est le 3ème dîner qui réunit un certain nombre de personnalités. Le professeur MAROIS va vous dire en quelques mots quel est notre but. Un certain nombre de nos amis s'excusent de ne pas être autour de cette table. Ils nous ont écrit en nous donnant leur accord, en disant qu'ils faisaient partie de notre Institut avant même d'avoir participé à nos débats. Ils nous encourageront et nous entoureront dans l'œuvre que nous essayons d'accomplir sous un vocable un peu prétentieux peut-être, l'Institut de la Vie ; mais chaque homme n'a-t-il pas dans ses préoccupations la défense de la vie et la défense de l'homme ? C'est évidemment le plus noble but que nous puissions poursuivre.

M.Gabriel MARCEL - Je donne la parole au professeur MAROIS.

M.MAROIS - Je tiens d'abord à saluer avec émotion la présence de M.Gabriel MARCEL, et des hautes personnalités ici rassemblées et puis je tiens à dire à mes amis qui sont une fois de plus autour de moi et qui forment avec moi une équipe fraternelle, combien je suis heureux qu'ils soient ici.

Parce que je suis un homme de science, je sais que le destin de l'homme se joue aussi dans les laboratoires. Parce que je suis biologiste, je sais le prix de la vie et sa fragilité. Le seul témoignage valable que je puisse porter devant vous est celui de l'inquiétude et de l'espérance des hommes de laboratoire.

.../...

La science n'est pas seulement le moteur de l'expansion de nos sociétés. Elle ne joue pas seulement un rôle social et déjà politique. Elle est la pointe fine de l'effort humain. Elle est l'aventure de l'homme et elle pose aux hommes le problème du destin de son espèce et de sa place dans l'univers.

Le héros tragique moderne n'est plus le roi de Thèbes ou d'Irlande. N'est-il pas l'homme de science atomiste qui a libéré les forces obscures, gigantesques, élémentaires de l'atome. "Je suis un homme qui a peur", s'écrie Niels BOHR, le prix Nobel atomiste ; et en écho répond EINSTEIN : "Les découvertes atomiques ont tout bouleversé, sauf nos modes de pensée ; il faudra que l'humanité découvre de nouveaux modes de pensée si elle veut survivre".

Et voici que le dialogue se noue entre les physiciens et les biologistes. C'est un physicien, Francis PERRIN qui m'a assuré : "la biologie est la science des sciences parce que la biologie c'est la vie et la vie c'est l'homme". C'est un autre physicien, OPPENHEIMER qui, dans une conversation privée, m'a dit : "Le vingtième siècle ne sera pas seulement le grand siècle de la physique et de la chimie triomphantes ; il sera aussi le grand siècle de la biologie ; l'heure de la biologie sonne à l'horloge de la science".

Lorsque le physicien exprime son inquiétude, il rejoint l'inquiétude de l'ensemble des hommes. Et le biologiste fait son devoir d'état lorsqu'il affirme le prix de la vie et sa fragilité.

Car la vie est infiniment précieuse. Les raisons du biologiste de respecter la vie sont multiples.

.../...

D'abord la vie n'a pas été improvisée.

Perdue au milieu des dizaines de milliers de systèmes planétaires qui constituent une galaxie, au milieu des centaines de milliers de galaxies en mouvement dans l'univers, notre planète - la Terre - a une origine fort ancienne. Elle est née presque en même temps que le Soleil, il y a quatre ou cinq milliards d'années, à partir d'une masse gazeuse, la nébuleuse primitive.

Il y a trois milliards et demi d'années la primitive écorce de la Terre s'achevait. Dans des sédiments très anciens datant de deux milliards et demi d'années la présence de carbone organique associé à la pyrite apparaît comme la première manifestation de la vie. Dans le silex du Canada méridional on a retrouvé des thalles d'algues bleues et des champignons qui datent d'un milliard huit cents millions d'années.

L'étage le plus ancien de l'ère primaire, le cambrien, renferme déjà des fossiles très évolués appartenant à tous les embranchements du règne animal à l'exception des vertébrés.

Nous ne savons pas comment s'est réalisée la différenciation des grands groupes zoologiques, mais nous savons que l'évolution des êtres organisés est un fait historique.

La ligne d'évolution progresse du simple au complexe. La paléontologie nous montre cette lente montée de la vie vers les formes supérieures d'organisation. La période archaïque fut le règne des vers, des mollusques, des étoiles de mer ; l'ère primaire (trois cents millions d'années), celui des insectes et des poissons ; l'ère

.../...

secondaire (cent trente millions d'années), celui des reptiles et des sauriens ; l'ère tertiaire (soixante dix millions d'années), celui des mammifères et des oiseaux ; l'ère quaternaire (un million d'années , c'est à dire seulement dix mille siècles), celui des anthropoïdes. Il y a six cent mille ans a surgi l'homme.

Ainsi la vie a été modelée par l'effort de milliers de siècles. Telle est notre première raison de la respecter.

Il en est beaucoup d'autres ; d'abord le prix que la nature semble attacher à son maintien. Une éjaculation d'un homme représente 300 millions de spermatozoïdes, soit la population de l'Europe de l'Ouest. 20 éjaculations, et c'est la population du globe. A la naissance, une petite fille arrive avec 400.000 ovules dont 400 seulement seront émis à raison d'1 tous les 28 jours au cours des 30 ans de la vie génitale de la femme. Ici des milliards de spermatozoïdes, là des centaines de mille ovules pour que d'un couple aient quelque chance de naître un, deux ou trois enfants.

Ainsi la vie dépense sans compter pour survivre.

Considérons enfin l'émouvante opiniâtreté de la vie à persévérer dans l'être. Certaines espèces vivantes sont les obscurs témoins des premiers âges. Elles ont traversé les siècles en se reproduisant identiques à elles-mêmes jusqu'à nos jours. Et voici qu'aujourd'hui l'homme peut se dresser contre cette "marche éternelle" dont parle BATAILLON. Cette vie qui n'a pas été improvisée, qui dépense sans compter pour survivre, qui persévère dans l'être, cette vie est fragile : les découvertes atomiques le montrent à l'évidence.

.../...

L'énigme fondamentale de la radiobiologie est l'énorme disproportion entre l'infime quantité d'énergie libérée par les rayonnements et l'importance de l'effet produit. En voici une illustration : la dose de 600 roentgens suffit à tuer un homme. Or cette dose correspond à une absorption d'énergie de 60.000 ergs, soit la cent millième partie de ce que notre organisme consomme en une seconde. Mais la disproportion est encore plus grande si l'on envisage le dommage génétique : 10 roentgens par génération suffisent à doubler le taux des mutations chez l'homme. Cette quantité est plusieurs millions de fois plus petite que l'énergie dépensée par le corps humain en une seconde.

Tel est le premier enseignement de la radiobiologie.

Le second enseignement est celui de la différence de la radiosensibilité de la matière vivante selon son degré d'organisation : 600 roentgens pour frapper un homme ; des centaines de milliers de roentgens pour tuer une cellule isolée ; et bien davantage encore pour détruire certains constituants de la cellule. Ainsi, plus on monte dans l'échelle de l'organisation, plus la vie devient fragile. La rançon de l'organisation est une plus grande fragilité. En cas de cataclysme atomique toute vie ne disparaîtra pas sur la terre, mais seulement sa forme supérieure. Après l'épreuve la vie se fraiera un nouveau chemin dans de nouvelles conditions de milieu vers un nouvel avenir. Mais l'effort des milliers de siècles sera perdu.

J'ai évoqué ici la seule menace atomique, mais il est bien d'autres dangers que l'évolution des techniques et des civilisations font courir au protoplasme humain.

-6-

Je sais que la vie est menacée. Je crois que la vie est jeune. Je sais que nous sommes un moment de son histoire, je sais que nous avons une mission millénaire, celle de la perpétuer, et je vois bien que nous avons conquis un pouvoir nouveau, celui d'en abolir les formes supérieures radio-sensibles. Je demande que nous dépassions les perspectives d'une nation ou d'une génération. Ce pouvoir que nous avons conquis fait désormais partie de la condition humaine.

Le biologiste mesure les problèmes qui se posent aux millions d'hommes dont il est solidaire et il s'interroge sur le choix des formes de son action. Car, pour l'homme de science, toute pensée se traduit en principe d'action. L'homme de science n'aime pas susciter l'angoisse et la cultiver. Il résout par l'action les interrogations de son tourment. Car la science est mouvement. Elle est fuite optimiste et conquérante en avant. Elle n'est pas contemplation statique ni délectation morose. Alors, que faire ?

Et c'est ici que les problèmes se posent à nouveau. Vous sentez bien qu'il y a une montée, une irruption des problèmes moraux dans les méditations des hommes de science et s'ils définissaient leurs problèmes actuellement, ils les résumeraient en deux mots en ce qui les concerne :

1er problème : celui de l'orientation des recherches futures.

2è problème : celui du bon usage des découvertes scientifiques.

L'orientation des recherches futures : il nous apparaît essentiel de mettre l'accent sur la biologie, Je sais bien que la biologie peut être dangereuse par certains de ses aspects, je sais bien qu'elle est dangereuse lorsqu'elle s'enhardit jusqu'à toucher ce protoplasme

humain qui est infiniment précieux. Certes, l'exemple des savants Bolonais qui tentent de réaliser une grossesse en bocal et qui jouent ainsi avec l'embryon humain pose un problème moral et peut-être social. Certes Pasteur ne se doutait pas que certaines de ses découvertes ouvraient la voie à la guerre bactériologique. Certes les savants qui ont inventé cette nouvelle science, la psychopharmacologie, qui ont découvert des substances chimiques, des molécules nouvelles capables d'exciter, de déprimer ou de tranquiliser le système nerveux central, de modifier le psychisme et aussi l'humeur, de transformer une personnalité, jouent dangereusement. Et il est évident que de très graves problèmes sont posés par le développement de la biologie. Mais je pense à cette phrase de Rabindranath TAGORE : "Cette science que vous avez découverte, ce magnifique instrument, il faut maintenant le mériter et il faut maintenant qu'il soit entre des mains pures."

De toutes les disciplines scientifiques, la biologie, science de la vie, a vocation pour porter l'espérance du monde. Le prestige de la biologie va croissant. Certes, elle n'apporte ni l'arme absolue ni l'énergie. Elle invite seulement à la prudence et tente d'assurer la défense d'un bien, la vie, dont l'homme se montre peu soucieux. Le bilan de ses conquêtes est exaltant. Elle n'a pas seulement approfondi notre connaissance de l'organisation de la matière vivante. Elle a apporté d'immenses bienfaits: prolongation de la vie humaine, victoires sur les maladies infectieuses, protection de la santé publique, développement des richesses biologiques de la terre pour la nourriture de l'homme, etc. Aussi, "à tout âge la mort frappe-t-elle avec une moindre violence", selon l'expression de Jean ROSTAND. Or, la biologie est à un tournant de son histoire. Grâce aux techniques mathématiques, physiques et chimiques, elle possède enfin la plénitude de ses

moyens et elle peut aider l'homme à dominer son destin. Loin de freiner l'essor humain, elle lui ouvrira de nouvelles perspectives en assurant la protection et l'adaptation de la matière vivante.

Tel est notre première conclusion : l'orientation des recherches futures doit mettre l'accent sur la biologie car elle a vocation pour porter l'espérance de l'homme.

Deuxième problème : le bon usage des découvertes scientifiques. C'est un problème qui dépasse infiniment le savant; c'est un problème de conscience universelle. Sans doute, cette conscience universelle s'est-elle déjà manifestée, mais d'une manière fragmentaire ; elle a quelques excuses à ces manifestations trop fragmentaires, car la science est un événement récent dans l'histoire de l'humanité. Selon l'affirmation d'OPPENHEIMER neuf dixièmes des hommes de science que l'humanité a jamais connus sont encore vivants. Et puis elle a d'autres excuses, car elle n'a pas été puissamment alertée par les hommes de science. Les hommes de science sont par profession sinon par goût des solitaires ; à partir d'un certain niveau de recherche, on cherche et on trouve seul de même que, selon la phrase terrible de PASCAL, on meurt seul.

Et pourtant aujourd'hui le problème se pose d'ouvrir le dialogue de la science et des hommes, de créer un double courant des hommes vers la science et de la science vers les hommes.

Voici l'initiative que nous avons prise, voici quel est son résultat.

1) Des hommes de science, des biologistes de nombreux pays du monde se sont rassemblés à notre appel à PARIS. Il y avait des biologistes de tout premier plan des ETATS-UNIS, du CANADA, d'ARGENTINE, de POLOGNE, du JAPON, d'ITALIE,

.../...

de BELGIQUE, de HOLLANDE, du DANEMARK. Ces hommes se sont rassemblés et ont mis en commun leur préoccupation de la défense de la vie et de la défense de l'homme. Ils ont décidé de jeter les bases d'un Institut de la Vie, où seraient étudiés les problèmes nouveaux posés à l'humanité par l'évolution des sciences et des techniques. Je tiens à souligner certaines caractéristiques de ce mouvement.

Le premier est que l'initiative vient des biologistes qui vont ainsi au-devant de l'angoisse des hommes et se montrent préoccupés de problèmes éthiques.

Un autre caractère de ce mouvement, c'est que ces biologistes ne peuvent pas concevoir de limites très nettes entre les sciences de la vie et les sciences de l'homme. C'est dire qu'ils ont une conception globale de la science et une conception globale de l'homme. Et c'est pourquoi ils font appel à vous d'une manière pathétique. Comment vous dire à quel point ils souhaitent rompre leur solitude du laboratoire, à quel point ils souhaitent être entourés de tous les hommes du plus haut niveau de pensée, du plus haut niveau de conscience.

2) Ces biologistes ont eu la chance d'émouvoir une organisation de masses, absolument apolitique, la Fédération Mondiale des Anciens Combattants et la Fondation des Anciens Combattants du Monde. Et voici que ces organisations ont décidé, à leur Congrès d'OSLO, d'accorder leur appui total à ce mouvement.

3) Un Comité de Patronage s'est constitué. Il compte des membres éminents de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, de l'Académie Française, de l'Académie des Sciences, de l'Académie Nationale de Médecine.

.../...

Ces hommes de science ont décidé de se réunir les 20, 21 et 22 Mai prochains à BERTANGLES près d'AMIENS pour jeter les bases de cette immense institution que nous appelons l'Institut de la Vie.

Et je viens à vous maintenant pour vous poser trois questions :

1°) Comment réagissez-vous à cette initiative de ces hommes de science qui sont sortis de leur laboratoire pour vous appeler ?

2°) Croyez-vous que dans cette conception globale de la vie que se font ces hommes de science, vos disciplines, vos types d'activités peuvent être aussi alertés pour celle défense de la vie et cette défense de l'homme ?

3°) Ce mouvement a pris déjà une telle ampleur à l'étranger que nous n'avons plus aucune inquiétude pour son avenir. Le troisième problème est alors un problème purement français : que faire pour que cette idée, née en France, s'épanouisse en France ? Je le dis non pas par égoïsme nationaliste, mais parce que je crois que beaucoup de choses sont possibles en France qui ne le seraient pas ailleurs, ainsi qu'en témoignent mes amis Américains, Polonais, Argentins ou Japonais. Je dis mon inquiétude à propos de l'avenir de ce mouvement en France ou du moins de son développement par rapport au développement parallèle dans les autres pays.

Voilà ce que je voulais vous dire, et maintenant je rentre dans le silence et je vous remercie encore.

M. Gabriel MARCEL -

Nous espérons que M. le Professeur VERNE
voudra bien nous dire quelques mots.

M. VERNE -

Certainement. Dès l'origine de l'idée à laquelle M. MAROIS se consacre, j'ai été séduit et c'est donc de tout coeur que je suis parmi vous. Il y a à la surface du globe la lithosphère, l'hydrosphère, l'atmosphère, et la biosphère s'est développée ; la biosphère a représenté une part de plus en plus importante, et sur elle on peut dire que se développe maintenant l'anthroposphère, c'est à dire que l'homme prend une place de plus en plus grande, place qu'il doit d'une part au fait qu'il est intelligent et au fait également qu'il prolifère. Or cette prolifération peut être un danger. Donc il faut chercher à maintenir non seulement la vie de la biosphère, mais à maintenir la vie de l'homme et c'est ce à quoi tout à l'heure M. MAROIS a fait allusion. Il est certain que dans ce domaine les découvertes des physiciens ont représenté une révolution telle que nous sommes actuellement sidérés des

transformations qu'elles ont apporté, et en face de ces découvertes les biologistes sont alertés parce que ces découvertes leur posent un problème tel qu'ils se demandent si les physiciens ne seront pas un jour les destructeurs de la vie. C'est là le gros problème qui nous préoccupe tous. Il faut donc que les biologistes marquent leur place et montrent que l'homme doit continuer à vivre malgré tout ce qui peut se faire contre lui. Au-dessus de l'anthroposphère, il y aurait la psychosphère qui est un élément supérieur. Il est certain que si nous laissons faire les physiciens, un jour ils feront éclater la terre. Il faut que nous réagissions en montrant tout ce que la vie de l'homme a de sacré, et nous devons faire tout notre possible pour que cette vie soit protégée et respectée.

M. Gabriel MARCEL

Messieurs, je tiens d'abord à vous dire combien j'ai été touché et même confus de l'honneur qui m'a été fait lorsqu'on m'a demandé de présider ce dîner. Je voudrais aussi vous dire que, lorsque le Professeur MAROIS et M. de CLERMONT TONNERRE sont venus me voir, j'ai eu le sentiment que cette rencontre, comme beaucoup d'autres dans ma vie, avait une signification profonde. J'ai constaté que, venus de points d'horizon très différents du mien, ces Messieurs avaient des préoccupations absolument convergentes et c'est ce que je leur ai dit. Je dois dire que cette préoccupation de la vie, de la nécessité de défendre, et je dirai plus de resacraliser la vie (car c'est là le plus important) est au premier plan dans mon esprit.

Je dois faire un certain nombre de leçons au mois d'octobre prochain. Je pense que je les intitulerai : recher-

ches sur le sens de la dignité humaine. Il est sûr que je me préoccupe beaucoup de ce problème que je voudrais maintenant tâcher de préciser dans la perspective qui est la mienne, qui n'est donc pas celle du savant, mais je répète qu'il y a ici convergence. C'est au fond surtout depuis la fin de la seconde guerre que ce sentiment a grandi en moi que la vie était de moins en moins aimée, qu'elle était de moins en moins respectée. C'est à la suite d'une promenade dans ce Quercy qu'on évoquait tout à l'heure, après avoir vu un hameau abandonné où une femme avait dit que tout ce qu'elle rêvait, c'était d'aller une fois à la ville et de pouvoir connaître les douces du cinéma, que j'ai écrit cette phrase qui est devenue pour moi en quelque sorte axiale qu'un certain pacte nuptial entre l'homme et la vie me semble avoir été rompu. Comment ? Pourquoi ? Il faudrait se le demander et je ne tenterai pas de le faire ce soir. Cela nous mènerait extrêmement loin et je ne pourrais procéder qu'à des réflexions assez conjecturales. Je crois cependant que les guerres, ces effroyables hécatombes, ont joué un rôle terrible et il s'est produit ici quelque chose de tout à fait paradoxal, car il aurait été normal qu'après cette effroyable consommation de vies humaines la vie apparût comme d'autant plus précieuse. C'est exactement le contraire qui s'est produit. La vie a de plus en plus été considérée comme une marchandise vile. Il y a un autre facteur qui me semble être intervenu. Je me réfère à un livre extrêmement curieux dont l'auteur est un philosophe allemand qui s'appelle

Ce livre s'intitule : de l'homme passé au rang d'antiquaille. Il montre avec beaucoup de force que l'homme tend de plus en plus à considérer que lui-même en tant qu'être vivant est quelque chose d'infiniment moins réussi que les produits de

.../...

sa technique. Il y a une espèce de dépréciation de la vie, de ce qu'on aurait appelé autrefois la création, au profit de la technique humaine. Je crois qu'il y a là une idée extrêmement juste, de sorte que la vie est considérée comme quelque chose de secondaire. En écoutant le Professeur MAROIS je me représente très bien ce que diraient les gens ; ils diraient : "Vous voyez bien à quel point la vie est maladroite, la vie, mais c'est un gaspillage sans nom. Est-ce qu'il y a quelque chose de comparable à l'industrie humaine qui, elle, se conduit suivant un principe d'économie ?"

Il y aurait certainement beaucoup d'autres choses à dire. Il y aurait aussi un mea culpa à faire. Dans le domaine philosophique, il est sûr que l'existentialisme sur ce plan a joué un rôle catastrophique. Nous avons vu au fond se préciser, se développer une conception extraordinairement égocentrique de l'homme par rapport à la nature. Il y a d'ailleurs très longtemps que j'ai fait observer qu'en un certain sens nous en sommes arrivés à un anthropocentrisme infiniment plus dangereux que l'anthropocentrisme des siècles passés dont on se moque si volontiers, car on en vient de plus en plus à l'idée que l'homme est le seul être pensant dans l'Univers et qu'après tout, ce qu'on appelait autrefois la nature ne peut plus être considérée que comme une matière première qu'il revient à l'homme de manipuler suivant les lois que lui dicte son entendement, tout ceci étant d'ailleurs arrivé dans un monde qui n'a par lui-même aucun sens.

Naturellement, si tout se passait sur le plan de la spéculation, ce serait préoccupant, ce serait sérieux, ce ne serait pas grave. Mais je crois que la vérité est beaucoup plus tragique. Je crois que cette dépréciation essentielle de la vie entraîne des conséquences sur le plan moral et social dont on a encore très imparfaitement pris conscience. Je crois

.../...

que certaines perversions dans les relations humaines et dans les relations entre les générations sont probablement explicables en grande partie par ce mépris de la vie. Et voici ce que je veux dire : nous avons connu, les hommes de ma génération ont encore connu un monde où les parents d'une certaine manière avaient conscience d'avoir fait à leurs enfants un don précieux en leur donnant la vie. Une expression comme "l'auteur de tes jours" traduit une conviction de cet ordre. Eh bien, j'ai le sentiment qu'il y a un nombre croissant de parents qui au fond sont tentés de s'excuser vis-à-vis de leurs enfants de leur avoir infligé cette sorte d'épreuve incompréhensible qui s'appelle la vie. Je crois que c'est en grande partie ainsi que s'explique ce fait capital au point de vue de l'évolution des moeurs que l'enfant est de plus en plus traité comme créancier.

Naturellement, c'est une très grave question de savoir si cette pente peut être remontée. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a là un travail immense à accomplir pour lequel je ne doute pas une seconde qu'une coopération entre les biologistes, les moralistes, les philosophes et peut-être les économistes est indispensable. Le philosophe livré à lui-même ne peut pas grand chose. Il ne faut pas se faire d'illusions sur l'écho que trouvent ses paroles. La philosophie en tant que telle est de moins en moins respectée. Ce qui est curieux c'est qu'elle impressionne les gens quand elle est pour ainsi dire solubilisée dans une oeuvre littéraire. Alors là, elle prend une certaine force, à condition qu'elle ne dise pas son nom ; aussitôt qu'elle se présente comme philosophie, je dirai qu'elle est assez dépréciée.

Alors, il y a une question qui me préoccupe beaucoup, qui est celle du biologiste. Je suis extrêmement heureux quand j'entends parler un homme comme le Professeur MAROIS : car j'ai le sentiment que nos préoccupations sont les mêmes

.../...

et que nous pouvons nous épauler l'un l'autre. Mais je me permets de demander : ne croyez-vous pas que dans certains cas le biologiste a par certaines imprudences contribué d'une certaine façon à discréditer la vie. Je veux dire que, dans la mesure où il insiste d'une façon peut-être excessive sur le fait que la vie n'a pas de réalité spécifique, qu'elle est réductible à des processus physico-chimiques, est-ce que vous ne croyez pas qu'il va à contre-courant de l'idée du caractère sacré de la vie ? Et je dois dire que le rôle du biologiste est extrêmement difficile, car il est bien évident qu'il ne peut en aucun cas se soustraire à la tâche qui lui incombe en tant que chercheur. Là, il n'est pas possible qu'il s'arrête devant n'importe quel tabou. La notion de tabou est la notion la plus anti-scientifique qui soit et la plus scandaleuse. Alors, dans quelle mesure est-il possible de concilier ce travail analytique et expérimental qui incombe au biologiste avec cette restauration d'une espèce de primat de la vie ? C'est la question que je me permettrai de poser au Professeur MAROIS.

Est-ce que ce n'est pas non plus en tant que biologiste mais en tant que moraliste que vous vous souciez d'affirmer ce caractère sacré de la vie ? En d'autres termes, est-ce qu'il n'y a pas au fond en vous une sorte d'écartèlement ou de dualisme entre le biologiste qui, en tant que tel, étudie les données telles qu'elles sont et est amené à les réduire, par conséquent à les dissocier, et quelqu'un d'autre qui a une autre direction de regard et qui alors parle dans un autre langage. Est-ce qu'il est possible sur un plan strictement logique de maintenir l'idée du caractère sacré de la vie ? Vous avez cité avec grande raison ce caractère extraordinaire de précarité de la vie. Vous avez indiqué combien la vie devient difficile à maintenir et par conséquent est précieuse là où elle se situe à un niveau supérieur. Mais là encore, est-ce que vous n'introduisez pas un ordre de considérations emprunté au domaine de la valeur, et qui n'est par conséquent pas strictement biologique ?

Il se pose une question du rapport entre la morale et la biologie. Je ne suis pas très satisfait lorsque j'entends le Docteur CHAUCHARD nous déclarer qu'il y a une morale que la biologie secrète par elle-même. C'est parfaitement faux, la biologie ne secrète rien du tout. C'est une sorte de raccourci illicite que celui qui consiste à vouloir dégager directement de la biologie un certain nombre de vérités qui auraient une valeur morale. Je crois que tout cela est beaucoup plus compliqué. J'évoquerai aussi en ce moment le Père Teilhard. Il est certain qu'il y a un effort grandiose pour réaliser une sorte d'unité entre la biologie et la spiritualité. Je crois qu'il aurait fallu ici une formation qui n'était pas celle du Père Teilhard. Il est certain qu'il a tracé des chemins qu'il faudra étudier plus tard.

Il me semblait nécessaire de marquer ces difficultés qui ne changent rien du tout à mon adhésion. Je crois que ce qu'a obtenu le Professeur MAROIS est impressionnant ; il s'est déjà assuré beaucoup de concours. Mais les problèmes qui nous angoissent sont des problèmes qui se posent partout ; il faut être aveugle pour ne pas les voir.

M. de CLERMONT TONNERRE demande que l'on passe dans le Salon.

M. de CLERMONT TONNERRE

Puisque j'ai été critiqué pour vous avoir emmenés dans une autre salle, je vous dirai que j'ai deux excuses, la première c'est qu'il est très tôt, la seconde c'est que j'ai l'impression d'être, avec M. Gabriel MARCEL, monté à de tels sommets que mon petit esprit au moins demandait une détente pour permettre de les méditer et ensuite peut-être de solliciter quelques réponses.

Avant de demander au Professeur MAROIS de répondre aux questions précises que lui a posées M. Gabriel MARCEL, d'entamer le dialogue extrêmement élevé du biologiste, du chercheur, de l'animateur, sur certains points du créateur de vie et du conservateur de la vie, ce qui est beaucoup plus notre objectif, peut-être pourrions-nous nous arrêter cinq minutes sur le problème de certains d'entre nous, qui ne sommes pas des avants et qui cependant nous sentons appelés à une quête gigantesque : l'affrontement de la science, de nos techniques, de nos préoccupations et de la vie moderne, cette vie qui est celle des masses dont les uns et les autres nous nous sentons, dans nos réflexions, dans nos insomnies, responsables ?

C'est peut être à cette première question, à cette première angoisse, M. Gabriel MARCEL, que je voudrais faire allusion, non pas comme un biologiste, mais usant du privilège de l'historien. L'historien a été défini dans une phrase immortelle, par RENAN je crois, comme le scrutateur de cette petite science conjecturale. Si cette science est conjecturale, elle a cependant l'occasion d'utiliser pour l'avenir les données du passé. A ce moment-là, l'historien, avant que vous veniez les uns et les autres apporter votre témoignage, peut essayer de synthétiser ce qui a jusqu'à présent été dit.

.../...

Car cet Institut de la Vie est une chose en formation, une chose que les uns et les autres nous allons, et vous allez, dans votre bonne volonté, créer.

Qu'est-ce que cet Institut de la Vie ? Cet Institut est une réponse à une angoisse qui dépasse de très loin l'angoisse du savant, l'angoisse du biologiste, l'angoisse du spécialiste. Elle est une tentative, et c'est très ambitieux, de réponse à l'angoisse du monde ; autrement dit, c'est peut-être la première fois que de tous les horizons intellectuels les responsables de notre civilisation émettent un refus définitif : ne pas revenir à l'an mille. L'an mille a été l'ère de la peur. Il a été l'ère de la peur pour des raisons mystiques, et pour d'effroyables raisons matérielles ; il a été l'ère de la peur aussi, dans l'inconscient, parce qu'un certain nombre de découvertes étaient déjà apparues, dont on sentait qu'elles bouleverseraient le monde. C'est peut-être une vue paradoxale, mais je voudrais vous rappeler que l'an mille, l'étrier venait d'être découvert par la cavalerie chinoise dans sa lutte désespérée de survie, et que cet étrier permettait le contact du cavalier au corps-à-corps, c'est-à-dire que la cavalerie devenait l'instrument de contact et de poursuite. Le résultat immédiat avait été l'immense chevauchée arabe.

Et l'an mille, on a également découvert le moulin à eau c'est-à-dire la première énergie produite par la nature et qui ouvre la voie à la suppression de l'esclavage et au remplacement de l'énergie humaine par les différentes énergies que dans la suite des siècles nous pourrions utiliser. Enfin, l'an mille était à la veille, à quelques années près, de la découverte du collier d'épaule du cheval qui libéra définitivement le monde occidental de l'esclavage.

Et bien, les peurs mystiques et le sentiment de quelque chose d'entièrement nouveau ont créé une panique parce que les responsables de ces découvertes ne pouvaient pas se rendre compte par manque d'information des conséquences qu'elles allaient entraîner, tout en les pressentant dans leur inconscient. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Sans doute pouvons-nous considérer que l'évolution de la science moderne entraîne des conséquences infiniment plus dramatiques, jouant sur des échelles humaines infiniment plus grandes que celles de l'an mille. Cependant, proportionnellement, si l'on veut bien se rappeler qu'après tout la vie est depuis relativement peu de temps sur la terre par rapport à sa formation, la vie organisée depuis moins de temps encore et que l'homo sapiens n'est guère là que depuis 50.000 ans au maximum, nous voyons bien qu'à l'échelle des temps cosmiques nous sommes extrêmement peu de chose et nous aurions mauvaise grâce à considérer que l'évolution de l'humanité est lente ou accélérée ; en réalité nous ne sommes pas maîtres du temps.

Néanmoins, nous voyons à cette époque monter de nouveau des peurs, nous voyons les foules qui s'affolent devant la menace atomique, devant la menace microbienne, qui se jettent vers tel mode de préservation de l'espèce ou plus simplement de la vie. De sorte que nous voyons des gens appelés à mourir de faim et que nous savons, cette année, que quelques millions d'êtres sont condamnés l'année prochaine. Et nous voyons des experts, des savants qui lèvent les bras vers le ciel et disent : comment est-ce que nos techniques sont arrivées à la fois à créer la famine en Russie et en Chine, et des surplus au Canada et aux Etats-Unis ? Il semble donc qu'il y ait un déséquilibre, et ce que l'Institut de la Vie rêve de faire, c'est pour la première fois de provoquer une confrontation entre les responsables, les

.../...

savants qui ont au fond d'eux-mêmes cette inquiétude qui a été si bien exprimée tout à l'heure quant aux conséquences de la recherche et ceux qui sont dans tous les domaines des élites, des dirigeants, parce qu'en fin de compte il existe dans l'évolution de l'humanité une inégalité foncière qui est due à ceux qui ont pris de l'avance et à ceux qui n'ont pas encore rattrapé leur retard.

Alors là, un immense effort de bonne volonté entre toutes les techniques et disciplines est en train de se créer dans un but commun : essayer de ne pas refaire l'an mille, de ne pas retomber dans les ténèbres et essayer dans un effort commun de parler ouvertement entre nous dans une confiance totale, créer un haut-lieu où en toute liberté un certain nombre de problèmes puissent être envisagés. Nous verrons tout à l'heure la forme la plus pratique par laquelle nous pouvons être amenés à réaliser cela. Je voudrais résumer en fin de compte l'interrogation et nos réflexions de tout à l'heure en nous reportant, si vous voulez bien, à cet acte extraordinaire de Parsifal, la plainte d'Amfortas. C'est la plainte de la science ; elle porte à son flanc une plaie inguérissable, une plaie d'où la vie s'écoule parce que, au fur et à mesure qu'elle se développe, elle garde néanmoins un stigmate d'impureté, parce qu'il lui manque le contexte métaphysique, le contexte moral et elle ne peut s'en guérir que par un effort de pureté. Parsifal, c'est cet effort de pureté que l'Institut de la Vie veut essayer d'apporter à tous ceux de nos amis savants qui veulent bien nous faire confiance et c'est cet effort de pureté, cette guérison de la plaie saignante au flanc des intellectuels que nous voulons apporter ensuite à tous ceux des responsables du monde actuel qui eux aussi ont senti quel était le sens profond de cet enseignement wagnérien. La plainte d'Amfortas, c'est peut-être pour chacun d'entre nous, quand nous nous retrouvons seuls, un peu notre plainte. Voilà ce que peut être l'Institut de la Vie.

.../...

M. Gabriel MARCEL

Je vais demander à M. Pierre AUBE de bien vouloir prendre la suite. Je crois que vous serez tout-à-fait qualifié pour demander à tel ou tel de s'exprimer d'une façon complémentaire par rapport à ce que nous avons dit.

M. AUBE

Avant de demander au Professeur MAROIS de nous répondre, nous allons demander à M. DAVEZAC de nous exprimer sa pensée.

M. DAVEZAC

Nous sommes certainement très près les uns des autres. Tout à l'heure j'avais l'impression de marcher à tâtons dans des ténèbres, tout en ayant le sentiment d'une communion spirituelle. Comme au début de ce repas je parlais de rencontres anciennes, j'ai vraiment le sentiment que nous représentons un auditoire très perméable et très sympathisant et j'ajouterai que nous sommes des hommes de bonne volonté.

M. Gabriel MARCEL

Je crois qu'il serait très important que ceux qui ont des responsabilités dans le domaine des affaires nous disent s'ils constatent à un certain niveau des difficultés qui s'apparentent à celles dont nous avons parlé. Il faut que nous mettions en commun des expériences. Je crois que l'expérience des hommes qui sont ici est pour moi très précieuse à connaître.

M. AUBE

Monsieur DAMELET a dit : "J'ai les pieds sur la terre". Expliquez-nous ce que c'est d'avoir les pieds sur la terre.

M. DAMELET

Tout ce que je peux dire, c'est que toutes les idées qui

.../...

viennent d'être évoquées ont ma sympathie. Je n'ai pas eu le temps d'y penser beaucoup jusqu'à maintenant. Vous m'ouvrez les yeux. Je commence à comprendre qu'il y a un réel problème, je suis plein d'admiration et je me penche avec beaucoup de sympathie sur les problèmes que vous avez évoqués. Malheureusement ma place dans la vie est celle d'un conducteur d'hommes, d'un homme qui réalise des industries, qui dirige des laboratoires ; tous ces laboratoires vont dans le même sens. J'avoue que vous jetez un certain trouble dans mon esprit et je demande à méditer tout ce qui a été dit ce soir.

M. Gabriel MARCEL

Je ne sais pas si ce trouble est justifié. J'ai écrit dans mes livres antérieurs qu'il ne peut pas à mon avis être question de revenir sur le progrès technique, Je disais que les techniques sont une espèce de fardeau dont l'homme a chargé ses épaules, et ce fardeau, il ne peut plus le déposer sans retomber à un niveau bien inférieur à son niveau de départ. Seulement, ce qui est vrai c'est que l'existence de ces techniques entraîne certaines responsabilités dont il n'a peut-être pas conscience.

Ce serait une illusion qui n'est pas la vôtre de croire que les problèmes humains fondamentaux peuvent être résolus par la technique. Par exemple, c'est une erreur extrêmement grave de certains milieux américains et sûrement des Scandinaves, ou tout au moins des Suédois. Tout ce que j'ai pu voir de la Suède, c'est cette terrible illusion qu'on peut résoudre le problème humain par ces moyens-là. Ça ne veut pas dire du tout que les Suédois n'aient pas obtenu certains résultats très admirables, mais est-ce qu'ils n'ont pas justement compromis cet amour de la vie dont je parlais au début ? Il y a quelques années, j'invitais mes étudiants à réfléchir sur le contraste entre l'Espagne et la Suède. En apparence,

....//....

tous les avantages sont du côté de la Suède. Seulement, il y a un mais, c'est qu'en Suède il semble qu'il y ait une espèce de dégoût de la vie, alors qu'en Espagne, dans ce pays qui est tellement en retard par certains côtés, cet amour de la vie subsiste. C'est une donnée très importante, qui n'implique pas une mise en accusation des techniques, mais qui soulève l'existence d'un problème qui se situe dans le prolongement exact des problèmes qu'a soulevés le Professeur MAROIS. C'est là justement que nous rejoignons les problèmes essentiels. Je ne pense pas, Monsieur, que vous ayez rien à redire à cela ?

M. DAMELET

Je me plaçais sur le plan de l'action.

M. Gabriel MARCEL

Et les actions de l'homme ont pris un très grand retard sur les sciences de la nature.

M. RACLET

Il se produit évidemment sous nos yeux d'hommes d'affaires une transformation profonde qui tient au fait, comme vous l'avez parfaitement souligné, que nous nous sentons porter ce fardeau des techniques qu'il n'est pas question de déposer, comme un fardeau très lourd, mais dont nous voyons toute la richesse. Les hommes d'affaires constatent à quel point ils modèlent la vie des hommes, sur le plan personnel, sur le plan collectif, par l'influence qu'ils ont sur la vie de l'homme dans son habitat, dans ses loisirs. Nous modelons vraiment une civilisation qui est caractérisable par ses activités productrices, mais en même temps nous voyons où cette civilisation atteint son apogée ; nous voyons qu'elle ne trouve pas sa réponse, sa raison d'être dans cette seule création de richesses et c'est pourquoi elle s'interroge : La Société

.../...

de l'opulence, en quoi est-ce une Société ? Cette production peut-elle se dire une civilisation ? Non ; elle est simplement une masse de techniques triomphantes, mais elle n'est pas à proprement parler une civilisation.

En même temps se pose le problème des peuples sous-développés. Nous sommes en surproduction dans les pays d'opulence et nous sommes misérables et affamés dans d'immenses territoires. Va-t-il falloir sortir des traditionnelles relations du type "J'achète et je vends" pour passer à celles du type "Je donne et je reçois" ?

Je suis très frappé de voir que l'interrogation technique au sommet que se posent les chefs d'entreprise débouche purement et simplement sur la morale. Il s'agit de savoir quel sens nous devons donner à cet effort productif et nous savons bien que nous pouvons seulement le trouver dans les morales et dans la philosophie. Et pratiquement, nos recherches techniques à leur niveau le plus élevé aboutissent à une convergence avec les recherches philosophiques. Nous apportons des demandes, des recherches, et nous sommes très loin de trouver par nous-mêmes les réponses. Tout au moins l'interrogation est-elle posée et, en vous entendant tout à l'heure dire à quel point il est difficile de solubiliser ces réponses pour la masse, je pensais que nous sommes un peu devant le même problème ; nous avons à moraliser et à orienter les activités productrices qui ont agi sans connaître profondément et intensément ces exigences d'une morale et nous sommes à la recherche de ce qui pourrait solubiliser ces préoccupations de l'homme et de son destin. Et c'est dans la philosophie et la biologie conjointes que nous allons les trouver autour de cette idée très belle et très parfaite par rapport aux exigences de notre recherche, ce respect de la vie qui est ce don suprême que nous avons en commun et que nous devons conserver et transmettre et enri-

.../...

chir.

M. FERRY

Je m'excuse de demander la parole en sentant la présomption de mon attitude. Je me dis : "si j'étais à la place du Professeur MAROIS, je me sentirais un tout petit peu délaissé parce que ce qui m'est apparu en écoutant les Professeurs MAROIS et VERNE et M. Gabriel MARCEL, et en écoutant de nouveau M. Gabriel MARCEL il y a quelques instants, c'est qu'il y avait tout de même deux manières de poser le problème, au moins au départ, qu'il se situait ainsi : d'une part les Professeurs MAROIS et VERNE, d'autre part M. Gabriel MARCEL. Ils n'étaient peut-être pas sur un plan différent, mais M. Gabriel MARCEL avait introduit une dimension supplémentaire, cette dimension morale et métaphysique qui est assurément nécessaire si l'on veut considérer le problème comme un tout et si l'on veut définir le but final qui est le nôtre à tous. Si j'ai bien compris le Professeur MAROIS tout à l'heure, ce qu'il nous a dit au fond c'est que l'on constatait à mesure que la science progressait et que cette accélération même de la science et de la connaissance scientifique se manifestait, une espèce de divorce, de hiatus entre une discipline scientifique et d'autres disciplines physiques ou chimico-physiques et que ce qui importait, c'était d'en prendre conscience, c'était la nécessité de faire converger finalement vers un but qui fut compatible avec la notion de la dignité de l'homme ces deux catégories de disciplines.

Je pense qu'il y a déjà un certain nombre de ponts entre les unes et les autres. Jean ROSTAND, qui a intitulé un de ses livres "l'atomisme en biologie" est en train de jeter des passerelles entre ces catégories de disciplines. Il me semble que notre propos était tout de même d'abord de considérer la vie telle qu'elle est en soi et sans aller jusqu'à prétendre

.../...

comme le disait tout à l'heure avec pénétration et générosité M. Gabriel MARCEL, sans vouloir aller jusqu'à la resacraliser, il fallait peut-être d'abord se préoccuper de la conserver et que c'est un problème d'abord scientifique, technique à confronter ensuite avec un problème beaucoup plus vaste ou plus noble qui nous fait aborder aux sphères de la métaphysique et de la morale.

Je m'excuse de cette digression, mais il me semble que cette distinction est importante : si nous voulons patiemment, dans un pays et dans le monde entier, peu à peu donner une audience à ces idées, d'abord peut-être convient-il de simplement montrer que cet être qui persévère dans son être est bien en train, à travers d'autres sciences qui deviennent d'autres techniques, de détruire cet être et de le menacer dans son existence. Est-ce que ce n'est pas cela d'abord qui devrait être le but de l'Institut de la Vie, qui bien sûr devrait ensuite aboutir sur des définitions grandioses et essentielles ?

M. Gabriel MARCEL

Je vous remercie beaucoup de l'avoir posée, cette question très importante. Ce qui m'a frappé lors de la conversation que j'ai eue avec M. MAROIS, c'est de voir que c'était lui qui introduisait le caractère sacré de la vie. Il faudra tout à l'heure lui donner la parole, mais ce qu'on pourrait peut-être répondre à ce que vous avez dit, c'est que ce ne sont pas deux choses mais une seule qui est possible et que la vie ne peut être sauvée au sens même que vous avez défini qu'à condition que ce caractère soit sacré.

C'est un des points sur lesquels nous avons le plus d'intérêt à réfléchir, sur cette jonction que je crois établie entre les problèmes que vous dissociiez, parce que si la

.../...

une démarche religieuse. Cette affirmation étonnera nombre de leurs collègues qui ne sont pas conscients du mouvement qui les pousse à l'observation. mouvement d'abord contemplatif. On a parlé du démon de la connaissance. C'est un mouvement vers la contemplation d'une création qui, à croire les théologiens, clame la gloire de Dieu - si du moins l'on sait lire dans cette création. Ajouterai-je que le biologiste a la chance d'observer comme objet d'étude une des formes les plus achevées, les plus élevées, d'organisation de la matière : la matière vivante. Je ne voudrais pas du tout affirmer que toute recherche scientifique débouche sur Dieu. En homme de science, nous savons bien que notre domaine est le milieu des choses et non pas leur origine et leur fin. Mais l'attitude d'esprit de l'homme de science passionné de connaissance n'est pas incompatible avec le désir d'absolu de l'homme de foi.

Le deuxième problème que vous m'avez posé est celui de la notion de valeur. Or, il se trouve que de nombreuses affirmations de biologistes se fondent finalement sur un langage qui est un langage de valeur. Lorsque l'on parle d'évolution, on a l'impression qu'il y a un sens. Je pense à cette phrase de GUYENOT : "Lorsque nous mettons bout à bout les espèces qui sont apparues au cours des temps il se trouve que cette succession finit par dessiner une ligne et que cette ligne va du simple au complexe."

D'autres faits sont très frappants : c'est par exemple qu'il y a une organisation, il y a des lois que l'homme de science va découvrir dans cet Univers qu'il étudie et ces lois sont harmonieuses, ces lois montrent qu'il y a une finalité interne dans cette création. J'emploie ce mot de finalité à dessein, au risque de faire sursauter les déterministes. En réalité le conflit entre déterministes et finalistes est un faux conflit, le problème est un pseudo-problème. Ce problème a fait les délices des scien-

M. Marois

une démarche religieuse. Cette affirmation étonnera nombre de leurs collègues qui ne sont pas conscients du mouvement qui les pousse à l'observation, mouvement d'abord contemplatif. On a parlé du démon de la connaissance. C'est un mouvement vers la contemplation d'une création qui, à croire les théologiens, clame la gloire de Dieu - si du moins l'on sait lire dans cette création. Ajouterai-je que le biologiste a la chance d'observer comme objet d'étude une des formes les plus achevées, les plus élevées, d'organisation de la matière : la matière vivante. Je ne voudrais pas du tout affirmer que toute recherche scientifique débouche sur Dieu. En homme de science, nous savons bien que notre domaine est le milieu des choses et non pas leur origine et leur fin. Mais l'attitude d'esprit de l'homme de science passionné de connaissance n'est pas incompatible avec le désir d'absolu de l'homme de foi.

Le deuxième problème que vous m'avez posé est celui de la notion de valeur. Or, il se trouve que de nombreuses affirmations de biologistes se fondent finalement sur un langage qui est un langage de valeur. Lorsque l'on parle d'évolution, on a l'impression qu'il y a un sens. Je pense à cette phrase de GUYENOT : "Lorsque nous mettons bout à bout les espèces qui sont apparues au cours des temps il se trouve que cette succession finit par dessiner une ligne et que cette ligne va du simple au complexe."

D'autres faits sont très frappants : c'est par exemple qu'il y a une organisation, il y a des lois que l'homme de science va découvrir dans cet Univers qu'il étudie et ces lois sont harmonieuses, ces lois montrent qu'il y a une finalité interne dans cette création. J'emploie ce mot de finalité à dessein, au risque de faire sursauter les déterministes. En réalité le conflit entre déterministes et finalistes est un faux conflit, le problème est un pseudo-problème. Ce problème a fait les délices des scien-

tifiques du 19^e siècle, mais il est aujourd'hui dépassé par la plupart des hommes de science conscients, si du moins les déterministes veulent bien admettre qu'il existe une finalité interne dans l'organisation de la matière vivante et si les finalistes veulent bien concéder qu'en affirmant l'existence de Dieu à partir de cette finalité, ils sortent du strict domaine de la science objective et font un saut dans la métaphysique.

Vous avez été étonné qu'un biologiste puisse avoir des préoccupations morales et puisse tenter de déboucher sur un humanisme. Pourtant, c'est un fait. Laissez-moi pour le démontrer invoquer le témoignage de quelques-uns de mes collègues et de quelques hommes de science illustres. Dans toutes les lettres que je reçois du monde entier, je suis très frappé de voir qu'un certain humanisme biologique est en train de se formuler.

Je suis très frappé d'avoir entendu M. Jean ROSTAND, qui est des nôtres, me dire à propos de notre Institut de la Vie qu'il fallait créer ce quartier général de la défense de l'homme. Jean ROSTAND a dit récemment qu'un "minimum de savoir et d'intelligence biologiques est indispensable à un humanisme, car l'homme est d'abord un certain animal supérieur, un certain amas de chromosomes". Il a dit encore : "la biologie peut aider à déterminer ce qui est humanisant et déshumanisant, civilisant et décivilisant".

Voici un passage d'une lettre que m'a écrite un biologiste américain, Stanley BENNETT, Doyen de l'Université de Chicago. Cette lettre révèle une attitude très répandue parmi nous de la science conçue comme un service : "J'ai la certitude que les conquêtes de la biologie sont déjà magnifiques si l'on considère la prolongation de la vie humaine, les victoires sur les maladies infectieuses, ses contributions importantes à l'agriculture et à l'économie

rurale (dérivant des études génétiques et des recherches dans le domaine de la nutrition, la protection de la santé publique et la réduction considérable des maladies accidentelles de l'humanité. Ces exploits, me semble-t-il, ont eu un effet salutaire et sont assez grands pour que les biologistes n'aient pas à se sentir en état d'infériorité par rapport aux physiciens et aux chimistes, et nous ne croyons pas que notre importance soit si récente bien que, à la vérité, on ait ces dernières années seulement rendu justice aux biologistes."

Voici encore des citations qui montrent un autre aspect du tourment de l'homme de science : L'aspiration vers l'unité :

HEISENBERG : "l'espace dans lequel se développe l'être spirituel de l'homme a d'autres dimensions que celle dans laquelle il s'est déployé pendant les siècles derniers."

Wolfgang PAULI : "En face de la division des activités de l'esprit humain en domaines distincts, strictement maintenue depuis le XVIIème siècle, j'imagine un but qui serait la domination des contraires et une synthèse embrassant l'intelligence rationnelle et l'expérience mystique de l'unité pour le mythe exprimé ou inexprimé de notre époque."

JOHANNES KEPLER : "Les hommes de science, comme les artistes, vivent sans cesse au bord du mystère, enveloppés de mystère : comme critère de leur force créatrice, ils ont toujours poursuivi l'harmonisation des concepts révolutionnaires et traditionnels, l'équilibre entre la nouveauté et la synthèse, le désir d'instaurer un ordre au moins partiel dans le chaos général. Dans leur travail et leur vie, ils peuvent être utiles à eux-mêmes, à leurs pareils, à tous les hommes. Ils peuvent construire des chemins qui réunissent les uns aux autres et au monde."

extérieur les villages de l'art et des sciences, liens multiples, divers et précieux d'une vraie communauté mondiale.

"Cette existence exclut la facilité. Nous aurons de la peine à ouvrir et approfondir nos esprits, notre sens de la beauté, notre aptitude à la créer et à la découvrir en des endroits lointains, étranges et inaccoutumés. Nous aurons tous de la peine, si nous voulons conserver ces multiples chemins, chemins engoutis, chemins de hasard, et les garder vivants dans un vaste monde ouvert à tous les vents. Mais c'est là, je le vois, la condition première de la dignité d'homme et, à cette condition, nous pouvons être utiles, parce que nous nous aimons".

Voici enfin quelques lettres que j'ai reçues de ceux qui, comme M. Stanley BENNETT, sont avec nous :

- Du Professeur FUJII, Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de TOKYO : "Cet Institut de la Vie satisfait en nous une exigence profonde et secrète. Je ne vois vraiment pas pourquoi nous sommes sur cette terre si nous n'arrivons pas à comprendre que science sans conscience n'est que r ine de l'âme. Il me semble que pour retrouver une vie meilleure, il faut rétablir un esprit serein dans le sombre âge atomique qui est le nôtre".

- De Paul WEISS, Membre et Professeur de la Fondation ROCKEFELLER : "Le problème n'est pas seulement d'une communication entre les hommes de science, les gouvernements et

.../...

le public mais bien davantage d'un établissement d'une base commune aux hommes de pensée, qu'ils soient scientifiques ou non scientifiques, aux représentants des "deux cultures" selon l'expression de C.P. SNOW.

D'une manière plus générale, il faudrait définir l'étendue et les limites de la possibilité d'appliquer les leçons des sciences biologiques à la conduite des affaires humaines.

C'est pourquoi il serait souhaitable d'inscrire au programme de notre première réunion un exposé sur la distance qui sépare les réalités biologiques de la conception historique traditionnelle sur les organismes et les sociétés humaines, conception qui détermine jusqu'ici nos attitudes et nos actes. Par exemple, l'équilibre entre le risque et la sécurité est une question qui doit être débattue d'abord pour qu'une discussion spécifique sur le risque encouru par la vie et la civilisation prenne tout son sens!

Tels sont les signes d'une inquiétude des hommes de science. Je crois que si ces hommes débouchent sur cette inquiétude, ce n'est pas seulement à cause de l'immensité des découvertes qu'ils ont faites et de leur incidence pratique, puisque savoir c'est pouvoir, c'est aussi parce qu'ils étaient prédisposés par leur démarche à être sensibles, à être accessibles à ce type d'interrogation.

.../...

M. Gabriel MARCEL

L'exemple d'EINSTEIN va tout à fait dans le même sens.

M. AUBE

Il y a aussi une inquiétude chez les hommes de coeur.

M. MARCAIS

La première fois que M. MAROIS m'a exposé ce qu'il nous a dit ce soir, j'ai été très frappé tout de suite par le fait que la science n'y avait pas beaucoup de part et que, comme il ne peut y avoir de tabou et qu'il faut bien chercher dans toutes les directions, cela m'a paru tout de suite être une tentation d'humanisme qu'éprouvait M. MAROIS plutôt qu'une tentation d'homme de science.

Depuis six mois, vous avez fait énormément de progrès et vous avez cherché à vous ouvrir des milieux qui n'étaient pas uniquement scientifiques, et nous retombons peut-être là dans la critique qu'on nous a faite tout à l'heure. Vous vous adressez maintenant à des hommes d'affaires qui ont des préoccupations de recherche dans des domaines très variés, mais c'est à cause de leur pouvoir sur les hommes, sur cette forme de vie qui nous intéresse particulièrement que vous cherchez à les tenter, à leur poser des cas de conscience. Vous nous disiez tout à l'heure, Monsieur DAMELET, que vous faisiez un examen de conscience. Si vous ne faites pas ces recherches, d'autres les feront, mais il faut les faire et les dominer avec ce souci de l'homme qui préoccupe tous ceux qui sont ici ce soir, aussi bien pour les industriels et les financiers que pour les scientifiques, et cela nous ramène à une condition anthropomorphe de la chose. Il y a deux autres points à soulever, qui sont plus terre à terre.

.../...

Vous avez souligné l'importance qu'il y avait à ce que les Français tiennent leur place dans cette entreprise. J'ai été amené depuis deux ans à suivre les travaux d'une Commission scientifique qui a son siège en France et où la politique internationale n'est pas absente. Je pense à des discussions des congrès géologiques. Il y a là une Commission de la Carte Internationale du Monde, la carte géologique, minière et bientôt la carte de l'hydrosphère. J'ai assisté à des disputes tout aussi violentes que celles de l'ONU entre l'Est et l'Ouest. La France a la présidence de cette Commission et je crois que la France joue un rôle central dans ce domaine réduit de la géologie. S'il y a une collaboration entre les Russes et les Américains, cela tient à ce que c'est à Paris qu'ils se rencontrent en tête à tête autour d'une table, ce qui serait impensable ailleurs qu'à Paris.

Enfin, il y a un dernier point. J'ai été amené à être assistant technique pour le Maroc. Je crois qu'il faut penser non seulement aux pays sous-développés, mais aux pays qui sont à moitié développés et qui ont une soif de culture, de connaissance. Il faut aussi, et la France est bien placée pour le faire, leur donner accès à cette connaissance tout en maintenant une certaine qualité de forme.

M. LUTFALLA - M. Gabriel MARCEL a évoqué quelques observations à savoir : le biologiste a-t-il vocation pour soulever un problème qui est d'abord un problème moral, et qui est le problème moral le plus considérable de notre époque. Le background historique que M. de CLERMONT TONNERRE a brossé en rappelant les terreurs de l'an mille ne font que donner

plus de relief à la question. C'est ici que je voudrais à mon tour apporter un témoignage d'une expérience que j'ai vécue dans un milieu international. C'était la première de mes sorties après l'occupation. Des Hollandais nous avaient invités, quelques sociologues français et moi (à cette époque j'assumais les fonctions de Secrétaire de l'Institut Français de Sociologie) à AMSTERDAM. Le congrès était un congrès de linguistique comparée et je me récriais que je n'avais aucune compétence. L'un des plus grands mathématiciens de cette époque, GROUVER, était venu nous expliquer que linguistique comparée signifiait l'établissement d'un dictionnaire en commun de façon à désensibiliser les mots et de ce fait désensibiliser dans les rapports internationaux un certain nombre de grands problèmes que l'on aurait été amené à évoquer à très brève échéance. GROUVER était un mathématicien et l'ensemble des Hollandais qui se trouvaient autour de lui étaient des mathématiciens et c'était assurément cette grande peur, celle d'hommes qui avaient vécu peut-être encore plus durement que nous l'occupation, qu'ils désiraient avec leurs moyens de mathématiciens exorciser. Cela veut dire simplement que tout mathématicien qu'ils étaient, ils sentaient qu'ils avaient à leur tour une responsabilité d'ordre moral.

Aujourd'hui, ce ne sont pas des mathématiciens qui nous invitent à nous pencher sur des problèmes qui sont posés dans des termes encore plus larges et plus poignants. Il est évident que les biologistes à leur manière ont posé ces problèmes. Est-il bon que nous répondions à l'invitation que nous font des biologistes aujourd'hui ? Eh bien, ma première réaction a été de me sentir quelque peu perdu, car dans des problèmes de cette sorte, je m'attendais à ce que ce soit un sociologue, un philosophe, un moraliste, qui les pose, et en fait c'était un biologiste, car vous nous avez bien souligné que vous vouliez d'abord être biologiste, et

.../...

que c'était votre vocation de biologiste qui vous amenait à lancer ce problème. Je préfère que ce soit un biologiste plutôt qu'un sociologue ou un économiste, car si ces problèmes étaient posés par un homme d'affaires ou un sociologue, nous verrions immédiatement surgir un certain nombre de lignes de divisions, soit autour de grandes doctrines soit autour d'autres motifs ou d'autres raisons d'opposition. J'ai le sentiment en tout cas que le biologiste est celui qui évoque le moins de préalables de divisions. C'est dans cette mesure que je crois qu'il faut se féliciter de l'initiative prise et dans cette mesure en tout cas qu'elle trouve en moi une résonance bien grande.

M. HERRENSCHMIDT

Je crois que tout a été dit et d'une façon tout à fait pertinente. Je pense, comme M. LUTFALLA vient de le dire, que ce qui est frappant, c'est qu'à l'origine il y ait une préoccupation des hommes de science et le Professeur MAROIS a eu le désir de savoir si ces préoccupations, l'angoisse qu'exprimaient un certain nombre de ses collègues, trouvaient dans les milieux autres, dans les milieux que nous connaissons bien, ceux des affaires, parmi ceux qui ont la responsabilité de l'application des techniques et de la conduite des hommes. Il est bien évident que nous pouvons lui répondre d'une façon tout à fait affirmative que nous sentons nous-mêmes avec beaucoup de profondeur ce désir, cet appel d'un nouvel humanisme grâce auquel l'homme pourrait reprendre en main sa destinée, malgré ses découvertes techniques, ces lumières nouvelles qui sont jetées sur un univers que l'homme découvre avec une rapidité croissante et qui au fond le conduisent périodiquement et continuellement du désespoir au péché d'orgueil. Je crois que nous pouvons apporter un témoignage très convaincu.

.../...

M. FAUVET

Tout a été très bien dit par M. HERRENSCHMIDT. C'est certainement le problème le plus important à l'heure actuelle. J'avais été épouvanté aux Etats-Unis du vide qu'il y avait chez les industriels, un vide complet que nous ne trouvons pas heureusement dans notre Europe. Ils ne pensent pas à ces problèmes ; pour eux, c'est absolument en dehors de leurs pensées, ce qui est grave. Il y a tout de même quelques hommes, quelques professeurs qui voient que la gravité de la situation américaine est dans ce manque de pensée. Mais j'ai très grande confiance parce que cette pensée vit en Europe.

M. LUTFALLA

On se demande si véritablement dans les masses il y a une préoccupation réelle et si ces masses sont actuellement sensibilisées par les problèmes qui se posent autour d'elles des difficultés atomiques et autres.

M. de CLERMONT TONNERRE

Si j'ai fait allusion aux masses, c'est que nous avons eu la chance dès le départ de l'Institut de la Vie, de la conjonction qui nous a réunis, de pouvoir nous associer déjà une masse humaine importante. Quelle est cette masse humaine ? Celle qui groupe des individus de la plupart des pays du monde, ce que l'on appelle la masse des Anciens Combattants. Dans nos pays civilisés, on voit les Anciens Combattants sous forme de revendicateurs aigris le plus souvent, estimant qu'ils ont des droits sur la collectivité, et qu'il ne leur est pas accordé suffisamment de compensations. Mais un phénomène nouveau s'est produit dans le monde. Ce fait nouveau a été l'introduction de plus en

.../...

plus grande de masses humaines de couleur. Dans les combats, toute une expérience commune se dégage, et lorsque ces gens sont rentrés chez eux ils se sont trouvés en proie à un double problème : le premier, c'est que les pays où ils rentraient et qui étaient des pays satellites devenaient des pays indépendants au sens où la masse des hommes le prend, des pays où des masses d'hommes prennent possession d'une dignité humaine. Dans ces pays neufs qui s'élevaient à l'indépendance, à la promotion humaine, il y avait quelques élites susceptibles de les pousser. C'étaient les Anciens Combattants. C'est ainsi que dans le monde, dans les nouvelles nations, on a vu ces cadres Anciens Combattants peu à peu arriver au pouvoir, être les éléments dirigeants, les bases sur lesquelles les dirigeants s'appuyaient. Lorsque ces hommes se sont réunis dans la Fédération, ils ont adopté un idéal de paix, non plus bâtie sur les satisfactions matérielles, mais un idéal infiniment plus profond, plus puissant, un idéal de solidarité humaine, de mise en commun d'efforts d'entraide pour permettre à ceux qui en avaient besoin de profiter de l'expérience de ceux qui avaient plus reçu. Quoi qu'il en soit, cette Fédération depuis a accompli pas mal d'oeuvres sociales. Elle a reconstruit des hopitaux, des écoles, dans tous les domaines de l'aide sociale elle a produit des efforts ; elle groupe vingt cinq millions d'hommes groupés dans un idéal commun et qui ont très bien traduit leurs angoisses et leur espérance. Lorsque l'idéal de l'Institut de la Vie leur a été proposé, ils ont vraiment marché.

On a consulté les représentants en profondeur. Dans plusieurs réunions, en Conseil restreint ou en Assemblée Générale, le problème proposé a suscité l'enthousiasme.

.../...

Donc un premier élan de masse s'est bien manifesté, mais il reste un élan discipliné qui n'est pas tant affectif que disponible et c'est cette disponibilité qui est intéressante au premier chef. Car derrière cette masse, il y a le second support de l'Institut de la Vie. C'est la masse des Syndicats. Car la masse syndicale internationale, nous l'avons ; ceux-là aussi ont donné leur adhésion, mais ils restent pour le moment en disponibilité, parce que nous construisons prudemment, en prenant beaucoup de conseils et que, autant nous sommes sûrs de la masse des Anciens Combattants parce que nous l'avons bien encadrée et que nous pouvons répercuter sur elle prudemment peu à peu les conclusions auxquelles nous arriverons, autant nous n'avons pas encore déclanché l'idée de l'Institut de la Vie dans la masse syndicale mondiale, parce que là ce seraient des centaines de millions d'hommes qui s'émeuvraient et qu'il faut être prudent. Mais disponibles, ils sont avec nous, ils nous supplient de jouer leur rôle et ce qui est peut-être très grand, c'est que nous puissions écouter cette supplication et leur dire : vous y aurez votre place.

Les masses : les unes sont disponibles, les autres sont en réserve. Nous ne ferons jamais ni démagogie ni idéologie de force. Mais dans l'action que nous pouvons entreprendre, peut-être parce que dans la peur qui les anime nous avons réussi à introduire un rayon d'espoir, nous disposons grâce à ~~elles~~ d'un levier d'action puissant rattaché à la vie profonde, la vie d'être humain, cet être unique et irremplaçable et cependant membre indissoluble d'une communauté.

M. Gabriel MARCEL

Il est très sage d'attendre que cet Institut ait pris consistance avant d'y introduire les masses.

Je voudrais dire un mot des technocraties. Que vous en

.../...

ayez conscience ou non, cet Institut de la Vie est dirigé contre la technocratie, car elle implique l'écrasement de la vie, parce que justement la technocratie assume une place qu'elle n'a pas le droit d'assumer. Elle est un ensemble de moyens, mais la fin doit tout de même lui être transcendante. Nous pouvons donner bien des réponses sur ce que doit être cette fin, mais nous devons dire que les techniques doivent être au service de la vie.

M. MAROIS

Monsieur Jean ROSTAND a parlé avec horreur de la technocratie biologique.

M. Gabriel MARCEL

Je suis heureux de voir que nous nous rencontrons sur ce point.

M. MARCAIS

Nous rejoignons ce que vous disiez tout à l'heure : c'est la tentation de faire jouer à l'homme ce rôle de super-technocratie et de le remplacer par un humanisme.

M. de GIRODON-PRALONG

Lorsque j'assistais à une sous-commission de la F.A.O qui s'occupait de l'alimentation dans les pays sous-développés, discussion autour d'une table entre industriels préoccupés de technique, il est certain qu'on aboutissait à toutes sortes de solutions techniques, mais on sentait cette quasi-impossibilité de ces hommes d'affaires d'arriver à faire jaillir de ces techniques une solution applicable à l'échelle humaine. Cela ne se disait pas autour de la table, mais cela se disait après, et il m'a semblé que ces industriels étaient précisément à la recherche d'une doctrine qui soit à la fois une technique

.../...

de vie et une philosophie de vie, mais qu'ils n'arrivaient pas à réaliser quelque chose de constructif, que nous nous heurtions toujours aux mêmes difficultés qui étaient des difficultés financières et que tout ceci se serait aplani avec aisance si l'on avait pu mettre auparavant un certain nombre de jetons d'ordre moral qu'on ne mettait pas parce qu'ils n'étaient pas construits. C'est pourquoi je pense qu'il faudrait aller assez vite dans cette direction.

M. BROCHE

Je suis très préoccupé : j'ai une très grande foi dans la pureté de départ des savants, dans leur pureté d'intention. Mais avez-vous déjà un peu programmé la rencontre de BERTANGLES, et à côté d'un programme s'adressant aux savants, avez-vous pensé à la façon dont on passerait à un deuxième stade ?

M. MAROIS

Nous pensons que les journées de BERTANGLES pourraient se dérouler ainsi : Première journée : confrontation des idées et des thèmes. Plusieurs thèmes surgissent : l'avenir de l'homme, science et politique, science et morale, science et philosophie.

La deuxième journée pourrait être consacrée aux problèmes institutionnels, car il va falloir construire notre maison. Voici quelques suggestions :

1) Création d'un haut-lieu, d'une sorte de "Collège de France" à l'échelle du monde où les hommes du plus haut niveau seraient conviés à entreprendre en commun une sorte de méditation de l'humanité sur elle-même.

2) Création d'un laboratoire de biologie, laboratoire témoin dont l'originalité serait l'accent mis sur la dé-

.../...

fense de la vie.

3) Ouverture du dialogue entre la science et les hommes ; le problème est d'informer un large public par les moyens modernes de diffusion de la pensée afin d'éduquer et de répandre la morale biologique ; il est aussi de donner aux hommes de science la conscience physique de leur solidarité avec l'ensemble des hommes.

4) Création de sections de défense de la vie et de défense de l'homme dans toutes les académies, dans toutes les sociétés de pensée, dans toutes les organisations internationales, pour donner cette dimension nouvelle aux préoccupations des hommes.

Il ne s'agit là que d'esquisses. Il est évident que notre institution sera ce que nous la ferons tous ensemble.

M. Gabriel MARCEL

A propos d'un risque possible de déflation si on introduisait trop tôt les masses, il me paraît difficile qu'il ne s'établisse pas un rapprochement entre votre organisation et d'autres organisations. Je vous parlais d'un philosophe allemand.

C'est un des militants les plus résolus dans la lutte contre les armes atomiques. Il a été à HIROSHIMA en pèlerin et actuellement, chez cet homme, c'est une pensée qui domine absolument toutes les autres. Il considère comme criminel de laisser aller les choses. Il est difficile de ne pas se dire immédiatement que la première manifestation d'un Institut de la Vie, c'est la lutte contre des armes qui sont certainement des armes criminelles. Cela, c'est une très grosse difficulté et il faudrait que nous ayons un entretien à ce sujet. Vous vous rappelez que

.../...

j'avais craint que vous ne vous centriez sur ce problème et je vous disais : cela me paraît dangereux, parce que vous allez vous heurter à des instances politiques. Mais il faut reconnaître que le problème existe.

M. de CLERMONT TONNERRE

Dans l'esprit unanime qui nous inspire, les promoteurs de l'Institut de la Vie sont déjà une synthèse des différents courants d'inquiétude qui se partagent le monde actuellement. Pour l'historien, le drame atomique n'est après tout qu'un accident. L'historien, par définition, abolit le temps, considère que le temps est quelque chose d'extrêmement relatif, extrêmement mal défini, qu'il est absolument impossible de rattacher à des temps tels qu'on les conçoit, un temps physiologique, géologique ou cosmique. En réalité, les temps historiques n'existent pas, et l'étude de l'histoire nous amène à cette conclusion qui est une raison d'action : si nous assistons simplement à un accident, si au point de vue des hommes nous sommes absolument convaincus que l'arme atomique aura une conséquence dramatique dont déjà la menace a beaucoup perdu de sa puissance et dont l'historien commence à voir dans les années à venir la neutralisation, à ce moment là il est inutile de s'arrêter devant ces phénomènes affectifs et qui ne relèvent plus d'une mentalité scientifique; par contre, la course à l'énergie est un phénomène qui intéresse notre monde. Quelle que soit la puissance des refus, quelles que soient les craintes, quelle que soit même la totalité des résistances, la course à l'énergie continuera sans cesse, par suite des besoins d'accélération de la civilisation, et dans ce sens l'atomiste aura été également une transition. Il n'est pas tout à fait prouvé que les réserves de l'énergie soient forcément les réserves

.../...

d'énergie nucléaire. Nous sommes amenés à considérer que nous vivons un accident. Nous ne devons pas lui donner l'importance affective profonde que donneraient des masses sensibilisées.

M. Gabriel MARCEL

Et j'ai l'impression qu'en Angleterre ce mouvement a pris beaucoup plus d'ampleur.

M. Ambroise ROUX

Je crois que la création de l'Institut de la Vie a l'immense mérite pour nous tous de cristalliser un trouble profond, plus ou moins conscient, partiellement conscient ou inconscient, qui nous étreignait tous au fur et à mesure que nous sentions monter les périls que vous avez décrits et c'est par cette prise de conscience que l'Institut de la Vie peut nous rendre à tous un service considérable. Je suis personnellement hanté par un souci d'efficacité et je crains un peu qu'un mouvement comme le nôtre ne soit guetté par certains écueils comme celui qu'a rencontré le réarmement moral, non pas que je veuille faire la critique d'un mouvement extrêmement noble, mais mon impression personnelle c'est que ce mouvement ne débouche pas et n'a peut-être pas beaucoup de chances de déboucher s'il ne retrouve pas le contact avec le concret.

Nous avons beaucoup à faire, nous avons à contacter, à faire connaître. On peut encore faire beaucoup plus. Avec tous les hommes valables contactés, on peut dresser le catalogue des périls qui menacent cette vie que nous voulons défendre, et à ce moment-là, connaissant les maux, essayer de trouver les remèdes. C'est seulement à ce moment-là que l'on pourra aborder le concret et je me sens assez honteux, car je ne vois pas encore beaucoup

.../...

de remèdes à proposer. Mais les concours que vous avez sollicités nous seront précieux.

Je m'arrêterai sur une idée qui m'a beaucoup frappé : la question des masses, de savoir si elles étaient sensibles aux impératifs que nous avons dits; je n'en suis pas sûr en ce moment. M. de CLERMONT TONNERRE nous a donné des statistiques venues par les canaux des élites ; si elles interprètent bien les pensées profondes des masses, ^{elles} ne correspondent peut-être pas tout à fait à ce que ces masses pensent directement. Sommes-nous sûrs que l'homme de la rue est sensible à cette idée de défense de la vie ? J'ai noté cette pensée de M. Gabriel MARCEL que l'homme est un égocentriste intégral. N'avons-nous pas chaque jour constaté que l'homme de la rue pense que l'homme est à sa disposition et je crois qu'un mouvement comme le nôtre devrait précisément contribuer à essayer d'éduquer les masses dans ce domaine pour leur faire prendre conscience de cet impératif de la défense de la vie qui est la meilleure sauvegarde que nous puissions leur proposer.

M. Gabriel MARCEL

Le réarmement moral : je suis en contact avec eux et je vous signalerai un fait qui montre que vous êtes peut-être injuste quand vous pensez qu'il y a une espèce d'enlèvement. Il y a actuellement à Paris une équipe de Japonais qui donnent un spectacle. Ils ont à peu près tous participé aux émeutes de l'an dernier, et ils ont été gagnés par l'idéologie du réarmement moral, alors que certains d'entre eux appartenaient à des organismes extrémistes ; en ce moment, ils se livrent à une véritable croisade pour cet idéal. Or, il s'est passé aujourd'hui une chose étonnante : un certain nombre de Généraux se sont passionnés pour le réarmement moral. Ils ont su que ces Japo-

.../...

nais avaient donné leur spectacle devant des milliers de soldats allemands et le Général qui commande la région de Paris a fait en sorte qu'ils donnent leur spectacle aujourd'hui devant des soldats, et le résultat a été extraordinaire. On a vu ces soldats tellement passionnés qu'ils sont restés ensuite pendant deux heures à poser des questions et ont dit qu'ils désiraient aller revoir ce spectacle à la Renaissance. Il y a là un signe encourageant, parce que cela montre qu'il y a au fond une espèce d'appétit moral qui tend à se réveiller actuellement, je ne dis pas dans les masses, mais en tout cas dans des groupes extrêmement étendus d'hommes qui sont des affamés parce qu'on ne leur apporte rien. Ce sont des hommes qui n'ont avec les Eglises aucune relation et qui éprouvent une sorte de besoin de régénération, et je dirais qu'il y a une sorte de convergence ici aussi.

Vous me demandez de conclure : je serais tout à fait incapable de reprendre en détail ce qui a été dit et je considère que tout cela était intéressant, et je serais très heureux que ce compte-rendu soit photocopié.

J'ai l'impression que cet entretien a été un des plus riches et des plus féconds auxquels j'aie assisté, et je crois que nous pouvons remercier tout le monde.

Le seul point sur lequel je veuille revenir est celui-ci : je crois que l'initiative de ce mouvement ne pouvait venir que des biologistes, sans conteste possible. S'il était venu en dehors des biologistes, il était condamné.

Je garde un peu plus d'inquiétude sur la question que je vous ai posée, je crois que vous n'y avez pas tout à fait répondu. Il n'en reste pas moins que tout cela ne peut être tenté dans la condition d'efficacité minima qu'avec l'initiative des biologistes et je

.../...

crois d'ailleurs que même pour les biologistes c'est la source d'une prise de conscience extrêmement importante.

Par conséquent, je dois dire que je vous suis très reconnaissant : vous avez pris une initiative extrêmement belle.

M. VERNE

En tant que biologiste, je suis orfèvre en la matière et j'ai été extrêmement intéressé par tout ce qui a été dit par de hautes personnalités non biologistes. Je tiens en terminant à dire ici combien nous devons de reconnaissance aux animateurs de ce mouvement.

---:---:---:---:---:---

49

crois d'ailleurs que même pour les biologistes c'est la source d'une prise de conscience extrêmement importante. Par conséquent, je dois dire que je vous suis très reconnaissant : vous avez pris une initiative extrêmement belle.

M. VERNE

En tant que biologiste, je suis orfèvre en la matière et j'ai été extrêmement intéressé par tout ce qui a été dit par de hautes personnalités non biologistes. Je tiens en terminant à dire ici combien nous devons de reconnaissance aux animateurs de ce mouvement.

---:---:---:---:---:---

50